

Les nuits d'été

Du même auteur

Ostwald

Éditions de l'Olivier, 2017

THOMAS FLAHAUT

Les nuits d'été

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1605.7

© Éditions de l'Olivier, 2020.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Nous, une nuit invisible nous enveloppe. »

Robert Linhart, *L'Établi*

Lacombe la nuit

Fer brûlé et plastique fondu. La première impression après avoir passé les portes de l'atelier, c'est l'odeur.

Odeur. Bruit. Couleurs. Les opérateurs portent un polo gris identique à celui qu'on a donné à Thomas ce soir lors de son bref passage aux ressources humaines. Le gris désigne sa fonction : opérateur. Une fonction pour lui encore aussi indécise que l'est la couleur grise. L'homme qui marche devant lui s'appelle Romuald. Son polo est rouge, la couleur du chef d'atelier, la couleur du pouvoir.

– C'est ta ligne de production. L'atelier C.

L'atelier C est moins une ligne qu'un damier. Des îlots de machines toutes identiques reliés entre eux par des allées. L'atelier ne correspond pas à l'idée que Thomas s'en était fait. Il s'était figuré une suite de postes placés le long d'une chaîne se déroulant sous le haut plafond d'un hangar, une alternance de mouvements et d'arrêts, le fracas des tôles frappées. Mais cette usine-là a disparu depuis longtemps. Elle appartient à la vieille époque des syndicats et des grèves générales, celle de Chaplin. Thomas se penche sur la première machine que Romuald lui présente. Si elle existe, cette usine de film et de roman, c'est à l'intérieur des machines. Des centaines de pièces filent sur des courroies, des bras mécaniques les emboîtent, les soudent

à une vitesse qui empêche de saisir l'ordre et la nature de ces opérations. La machine vit toute seule.

– Elle s'appelle Miranda. Comme presque toutes les autres.

Tout en parlant, Romuald se dirige vers une autre unité. Un écran digital devant lequel Mehdi s'active, prenant à peine le temps d'un coup d'œil crispé en direction de Thomas, un coup d'œil sans affect, qui le gêne.

– Regarde, Miranda vient de cracher.

Mehdi décharge un plateau de plastique noir rempli de pièces pareilles à celles que Romuald sort de sa poche. Deux petits objets qu'il écarte l'un de l'autre et expose dans la paume de sa main comme des diamants. L'un serti de deux minuscules rouleaux de cuivre. L'autre, vierge.

– Ce qu'on fait, c'est des stators. Deux bobines de cuivre insérées sur un châssis en aluminium.

Le châssis, Thomas le devine, c'est cet hexagone de métal de la grandeur et de l'épaisseur d'un ongle, muni de deux tiges centrales sur lesquelles doivent venir se ficher les bobines de cuivre.

– Ça sert à quoi ?

– Même moi, je sais pas trop. Ça va dans des moteurs, je crois.

– De voiture ?

Mais Romuald est déjà passé à autre chose, commentant dans le bruit de l'atelier le processus de production. Une alarme retentit, stridente. Romuald ne réagit pas et laisse Mehdi s'affairer. Il résume.

– T'as trois opérations à faire. Recharger le réservoir de

châssis, recharger le réservoir de bobines, décharger les plateaux de stators. Voilà.

Voilà. Romuald n'en dit pas plus. Il évite le regard de Thomas, se tapotant la cuisse, se donnant l'air d'un homme qui perdrait moins son temps s'il était ailleurs. Thomas songe qu'à l'exception de l'odeur, du bruit et des couleurs, l'usine est aussi irréelle que s'il la visitait en rêve. Des hommes sont là, près de leur machine. Des pièces sont produites. Elles apparaissent comme par magie.

– Mehdi, montre-lui.

Et Romuald s'éclipse. Mehdi ne lui répond pas, accaparé par les machines. Ce soir, il doit s'occuper de Miranda et de sa jumelle. Assis face à l'établi dans un fauteuil de bureau à l'assise déchirée, Thomas attend. Les deux hommes qui partagent avec Mehdi et lui la place carrée formée par les Miranda l'ignorent. Il éprouve une crainte soudaine à l'idée de passer l'été avec eux, avec Mehdi dont la froideur inhabituelle le glace.

Chez Lacombe, la nuit, Mehdi est un autre homme qu'aux Verrières, le quartier de leur enfance. Soumis au rythme que lui imposent les machines, il est absent, tendu. C'est à ça que ressemble un homme au travail. Thomas n'en avait encore jamais vu. Il avait souvent imaginé son père dans cette usine, mettant toutes ses forces, au long de la nuit, pour suivre la cadence de la chaîne. Mais la surprise de ne pas trouver chez Lacombe ce décor mythique ne l'empêche pas de voir que si la chaîne d'assemblage s'est métamorphosée, sa cadence, qui propulsait Charlot dans des rouages monstrueux, elle, n'a pas disparu. Peut-être est-elle plus sournoise encore.

Quelques heures plus tôt, Mehdi pénétrait dans la vallée. Après la scierie, derrière le tas de troncs qu'humidifie la perpétuelle brume de l'arrosage automatique, derrière les silhouettes immobiles des grumiers, elle apparaît. À l'heure de l'embauche, l'usine Lacombe brille à l'entrée du village de La Combe. Un cube doré entouré par des forêts de sapins dont la noirceur a déjà, à cette heure, la profondeur d'une nuit sans lune. Le jour est encore là, pourtant, pour quelques minutes. Il meurt. Les huit heures passées dans l'atelier ne portent jamais aussi bien le nom de travail de nuit qu'au début de juillet. Durant la première semaine de la saison d'été, le début et la fin de la nuit circonscrivent le temps sur la chaîne. Le soleil est encore haut lorsque Mehdi quitte à moto Les Verrières, il se décroche du ciel au passage de la frontière suisse, glisse vers les cimes tout au long du trajet et disparaît derrière le Jura à l'instant où Mehdi passe son badge dans la pointeuse. Il tourne le dos à l'heure bleue, dont le calme et la clarté l'accompagnent dans le vestiaire, dans l'atelier, face à Miranda, au milieu des autres.

C'est le premier soir de son septième été chez Lacombe. Chaque saison, le parking se clairsème. Autrefois plein de

motos à la tombée de la nuit, il est maintenant à cette heure presque désert, comme le sont la cour, l'escalier, le vestiaire, l'atelier. Autour des cinq machines en marche, quatre Miranda et une fraiseuse, se tient une foule de machines endormies. Ils étaient une vingtaine d'opérateurs frontaliers l'été dernier, ils ne sont plus que six. Il y a Steven et Nicolas, les deux Lorrains, amis d'enfance, qui ont grandi si près l'un de l'autre qu'ils semblent être jumeaux. Il y a Romuald, le chef, qui connaît tout de la Miranda, son ronronnement, son odeur quand elle est au travail, son ronflement quand elle s'endort, Romuald qui parle dans la langue des machines. La nuit, parfois, quand il est seul, Mehdi en est sûr, il doit dire à la machine qu'il l'aime en imitant le bruit du rotor. Et puis, il y a Stylo, le dernier fixe, le dernier vieux à ne pas être chef. Lui aussi, sans doute, est amoureux de sa fraiseuse, la seule de l'atelier, à l'écart des autres machines. Enfin, cette année, pour la première fois, parmi les autres, il y a Thomas. Le voir ce soir, qui suit Romuald et acquiesce timidement à chacune de ses explications est comique. Thomas, l'étudiant qui jurait avant de rater ses études de ne jamais foutre les pieds dans cette usine à laquelle son père avait fait don de sa santé et de sa joie, est ici. Face à cet ami d'enfance déplacé en territoire étranger, Mehdi se sent indigène.

Mais Mehdi n'a pas le temps de s'étonner qu'ils soient si peu nombreux dans le grand atelier, pas le temps d'en demander la raison à Romuald. La Miranda qu'il sait être la sienne pour l'avoir soignée durant tant d'étés gueule déjà.

Son ventre est vide. Son alarme stridente, même après un automne, un hiver et un printemps loin d'elle, il ne peut pas l'oublier. Le rythme de l'usine le hameçonne. Ainsi commence la nuit. Ainsi commence l'été. Mehdi se frotte les mains. Allez.

Le calme de l'heure bleue finit par se dissiper. Devoir gérer deux machines au lieu d'une pour que Romuald présente l'atelier à Thomas assombrit l'humeur de Mehdi. Les deux Miranda forment un monstre à deux têtes.

– Mehdi, montre-lui.

Il ne peut pas montrer, non. Il nourrit deux bêtes affamées. Lorsqu'une panne est résolue sur l'une, que son gyrophare passe du rouge au vert, l'autre vire du vert au rouge. Les alarmes se répondent, cyniques. Les machines se moquent de lui, et Thomas le regarde maintenant, cherche à attirer son attention. Mehdi soupire, s'éponge le front. C'est une panne commune. *Error Vacuum*. Les lettres clignotent sur le panneau digital. *Menu. Parameters. Reset*. Le bras mécanique s'affaisse soudain dans un soupir et la pièce vrillée tombe sur le plancher de l'unité. Le moteur électrique produit une note montant du grave à l'aigu, Miranda repart.

L'autre machine a l'air de fonctionner. Il a peut-être le temps de montrer à Thomas comment recharger le réservoir de châssis. Il contourne Miranda et s'approche de Thomas qui ne bouge pas, les yeux plongés dans la machine. On dirait qu'il dort debout et Mehdi hésite entre l'embrasser et le frapper. Il se contente d'une petite tape sur la joue. Énervé, Thomas balaie sa main d'un revers.

– À ce qui paraît, je suis ton prof.

Mehdi entame la première leçon de sa vie. Après sept étés, ses mains exécutent sans qu'il ait à les guider une chorégraphie précise. Il se concentre. S'efforce de décomposer des gestes qui sont devenus réflexes. Il décapuchonne d'un coup de canif le stick de châssis et, bouchant l'ouverture du tube avec le plat de la lame, le retourne. Puis il place le stick à l'entrée du réservoir. Furtivement, il ôte la lame. Les châssis glissent ensemble jusqu'au fond du rail, sans se désolidariser les uns des autres, sans se coincer. Il aime ce geste-là. Les châssis semblent alors dotés d'une conscience, obéir à sa volonté ; ils n'obéissent pas à la volonté de Thomas. Ses gestes sont maladroits, trop rapides, trop brusques, les châssis s'échappent du stick et pleuvent sur le sol.

– T'inquiète pas, ça viendra.

Ça ne vient pas vraiment. Au matin, après une nuit à regarder les pièces tomber par terre, ils se retrouvent à Boncourt. Tous les matins d'été, depuis toujours, a-t-il l'impression, Mehdi s'arrête ici, juste avant la frontière. Seul, regardant le jour à peine levé sur les champs de colza, il a pris l'habitude de déposer là toute la fatigue de l'usine avant de poursuivre sa route vers la France. Le décor a bien changé depuis l'an dernier. Les champs ont été remplacés par la nouvelle usine Lacombe. Construite en quelques mois, Mehdi ne l'a découverte que la veille.

C'est le moment de transmettre son rituel à Thomas.

Assis sur une butte longeant la voie rapide, il sort de son sac une flasque de whisky et la lui tend. Thomas boit une

longue gorgée en grimaçant et s'allonge. Il lui faut au moins ça. Mehdi aurait aimé qu'après sa première nuit d'usine, quelqu'un le fasse boire. Son sommeil aurait été plus doux. L'alcool aurait peut-être étouffé le bruit de l'atelier qui a dès lors peuplé ses rêves. Thomas connaîtra, dans quelques heures, le même sommeil. C'est ainsi que l'usine s'apprend, comme une langue étrangère. Mais il ne parle pas de tout ça à Thomas. Il se tait et ensemble, ils goûtent le silence espéré du matin, contemplent la nouvelle usine en contrebas. Derrière les stores qui couvrent ses parois vitrées, des lumières identiques à celles de l'atelier C se devinent. Les lumières du travail. D'autres opérateurs commencent leur journée.

Les coutures synthétiques du polo grattent. Aujourd'hui, Thomas n'a pas pris la peine d'en changer. Il a gardé celui de la veille. La veille, c'était déjà le cas. À son arrivée, quelques jours plus tôt, on lui en a donné deux. Il faut trouver le temps de les laver entre le réveil tardif et le départ à l'usine. À l'odeur s'ajoute l'inconfort. Les coutures griffent tant la peau qu'elles auront bientôt raison de toute sa pilosité, imagine-t-il. Elles laisseront son torse aussi glabre que celui du daron lissé par toute une vie à porter le polo.

Torse nu, le daron fait face à la télévision écran plat, toute la journée, quand il n'est pas au jardin. Il ne parle pas. Le silence est sa manière d'être, son éthique. De ce silence est tissée toute la relation qu'il entretient avec son fils. Depuis quand ? Thomas s'est parfois posé la question. D'aussi loin que puissent remonter ses souvenirs, le daron a toujours été bavard dans des situations où lui-même ne parvenait pas à dire un mot. Le daron parlait aux caissières du supermarché, aux serveuses dans les restaurants et Thomas leur jetait un regard compatissant, s'excusant moins du comportement de son père que d'être le fils de cet homme-là. Le daron entonnait des chansons à boire et parlait en dialecte lors des réunions de famille où des

cousins au torse large et aux bras épais comme des jambons entouraient Thomas et remplissaient son verre sans cesse, pensant peut-être que l'alcool délierait la langue de ce cousin étrangement muet et frêle, un peu intello, un peu pédale. Le daron parlait de l'usine, surtout. Il racontait ses journées et personne n'y comprenait rien. Il racontait les pannes dans une logorrhée technique et lassante. Cette lassitude s'estompait un peu lorsque le daron insultait les ingénieurs qui modifiaient les protocoles uniquement pour compliquer la vie des ouvriers. Lui, il n'avait pas eu besoin de faire l'École normale supérieure des Mines et Chaussées pour savoir que ce qu'ils faisaient, les ingénieurs, c'était un boulot de merde juste pour lécher le cul des Suisses. Là, Thomas voyait éclater chez son père une colère qui lui plaisait. Mais ces monologues sur l'usine s'étaient interrompus avec son départ à la retraite.

– Qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

Les mots sont si rares dans la bouche du daron que chacun d'eux semble être un reproche. Il les prononce sans un regard pour Thomas, captivé par la télévision : un drone filme l'évolution du peloton du Tour de France à travers un paysage morne de champs récemment moissonnés.

– C'est quelle étape ?

– Granville-Angers.

Les yeux toujours rivés sur l'étape du Tour, le daron retrouve son silence chéri dont Thomas craint soudain d'avoir hérité. Peut-être même est-il contagieux. C'est la maladie de l'usine.

– T’as rien d’autre à faire ? Tu devrais pas étudier plutôt que de rester collé devant la télé ? Elle étudie, ta sœur.

– Louise, elle travaille pas de nuit dans une tôle.

Et le daron grogne. Puis le daron se tait. C’est bien. Tout sujet de discussion avec lui glisse inévitablement vers les études. Pas pour s’y intéresser, mais pour rappeler qu’il s’est crevé pour que ses enfants y aient droit. Alors Thomas se tait, lui aussi. Il n’est pas rentré de Besançon aux Verrières pour parler de ses études. S’il est ici, dans la maison de ses parents, à dormir tout le jour pour récupérer des nuits travaillées chez Lacombe, c’est pour oublier qu’il les a foirées. Mais ça, il ne le dit pas. Les darons ne le savent pas. Louise a gardé le secret et depuis le Haut-Doubs où elle a décidé de passer le mois, elle ne risque pas de l’éventer.

Le daron se racle la gorge. C’est le moment de s’éclipser. De sortir du salon par la cuisine où la daronne s’affaire en écoutant *La Flûte enchantée* à plein tube. De marcher dans la rue Louis-Aragon au milieu du bruit des pétards qui donne au quartier, à l’approche du 14 Juillet, l’ambiance sonore d’une ville assiégée. De pénétrer dans le parc pour y retrouver Mehdi accompagné de Darty. S’asseoir près d’eux sous un arbre et, aspirant la fumée d’un joint, retrouver le calme des étés de l’adolescence. Contemplant avant de s’en aller le corps de son père, ses bras tannés et sculptés par l’industrie, Thomas se dit qu’il aimerait bien que celui-ci raconte encore ses histoires d’usine. Peut-être que désormais, il les comprendrait.

Cela fait six mois que Mehdi est rentré aux Verrières. Il n'avait pas prévu de revenir si tôt. Comme chaque année, il devait travailler toute la saison d'hiver dans un restaurant d'une station de ski du Valais, en Suisse. Serveur français au milieu d'autres serveurs français au Chalet d'Arthur, l'argent qu'il amassait lui permettait de choisir un lieu pour passer le printemps en attendant d'embaucher chez Lacombe. Il sous-louait une chambre dans le quartier du Panier à Marseille, couchait sur un canapé dans une commune de l'est bruxellois ou occupait une chambre dans un ancien garage à Lyon. Mais cet hiver, la neige n'était pas tombée. Le paysage était désolant. Les rues vides. Au bout d'un mois, le patron avait donné son congé à celui qu'il appelait l'Arabe des Alpes. Mehdi avait dû descendre des sommets jusqu'à la première ville, et elle était loin. Puis rentrer aux Verrières pour y vivre avec un père inquiet, mais tout compte fait pas si malheureux de revoir pour quelques semaines son fils unique. Mehdi avait retrouvé sa chambre d'enfant.

Même la nuit, la chaleur y est terrible. Durant les deux courtes heures que Mehdi pouvait, ce matin, consacrer au sommeil, il n'a fait que se tourner et se retourner dans son lit trop petit. Il a maudit la neige qui, si elle était tombée,

lui aurait permis de louer, comme chaque été, un studio quelque part, ailleurs.

Le téléphone sonne. Il est huit heures et Mehdi n'a pas dormi. Il se lève et grogne : Fais chier. Le chat s'enfuit. Mehdi pense : Autant ne pas se coucher.

C'est l'heure de rejoindre le père au marché. Dans le salon, le télé-achat gueule, il l'entend depuis la cuisine. Le père est parti, déjà, installer la camionnette. Après avoir versé trop de café soluble dans une tasse, qu'il dilue avec de l'eau chaude du robinet, Mehdi tire de la poche de son short le pochon de plastique contenant un reste de barrette, un paquet de grandes feuilles, un paquet de tabac et son briquet. Un shit gras. C'est le grand cru de Darty, celui qu'il réserve aux frères. Ça, il le dit à tout le monde. Darty a beaucoup de frères. Le shit laisse sur les doigts de Mehdi une pellicule collante et brunâtre qu'il essuie aussitôt pour en faire disparaître l'aspect et l'odeur. Le père reconnaîtrait ça à cent mètres en dépit des gants en latex qu'il lui impose de porter pour signifier aux clients que, chez lui, on est propre, pas comme les autres rôisseurs. Le café réveille. Le shit fait oublier la fatigue. Le matin est bouillant. La torpeur naissant du premier joint de la journée accompagne Mehdi à travers le parc du quartier, à travers les rues bordées d'immeubles neufs qui étaient autrefois le terrain vague des premières bagarres et des premiers baisers, jusqu'au centre-ville, jusqu'à l'ancienne mairie qui fait face à la nouvelle, jusqu'à l'école qui fut la sienne, jusqu'à la place du marché.

Table

Lacombe la nuit	9
Avant l'été	39
Juillet	55
Août	111
Après la nuit	207